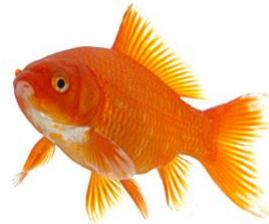


# Lettre théophanique à la maman de Nicolas





Abbaye d'Œlenberg, mardi 14 décembre 2010  
– mémoire de saint Jean de la Croix, prêtre et docteur de l'Église –

## Chère madame Rostoucher,

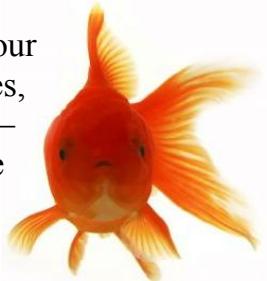
Il y a exactement deux ans, le dimanche 14 décembre 2008, lors de l'apéritif qui a suivi ma « Première Messe » dans ma paroisse d'origine, saint Michel de Wittelsheim, vous aviez exprimé le désir de mieux comprendre la nature de mon lien avec votre fils Nicolas, *alias* mon « sportif préféré ». A la fin de la célébration, de fait, je n'avais pu m'empêcher de citer votre nom, dans la liste des personnes dont la présence était à mes yeux, en ce jour, un singulier honneur. Cette mention paraissait pour moi logique, *indispensable* – c'est à cette logique que j'aimerais aujourd'hui vous introduire par cette lettre.

Deux années se sont écoulées depuis, remplies d'événements, le dernier en date n'étant pas de moindre importance, puisque Nicolas vient d'annoncer au mois d'octobre la fin de sa carrière sportive. Une page se tourne, une étape est franchie, temps propice à une relecture des dix années écoulées – ma première décennie de supporteur ! Deux années écoulées, remplies d'activités, dont certaines liées à mon nouveau ministère : vous excuserez donc ce délai dans la réponse à votre question. Elle n'a pas été oubliée, et encore moins négligée : elle est au contraire si essentielle que je ne pouvais imaginer y répondre dans la précipitation.

A vrai dire, c'est à une entreprise considérable que je m'attelle : presque une synthèse de ma vie spirituelle ! Pour expliquer de quelque manière l'événement du 14 décembre 2008, il me faudrait pratiquement remonter le temps jusqu'au 14 septembre 1995 – jour terrible de ma conversion au pied de la Croix Glorieuse. La Joie que j'évoquais dans l'homélie de ma première Messe – dimanche de la Joie<sup>1</sup> – et que j'ai vécue (et offerte) dans la célébration de l'Eucharistie était en effet puisée dans la Passion du Christ, cet acte d'amour qui oriente toute ma vie, depuis ce soir de la fête de la Croix Glorieuse où la contemplation de ce mystère l'a saisie. Je veillerai cependant à ne pas déborder : la trame de mon aventure est serrée, mais je ne désespère pas de pouvoir en extraire délicatement quelques fibres. Le plus simple, pour commencer, sera peut-être de suivre une voie chronologique. L'œuvre de la Providence est un aspect fondamental de cette aventure – et le *temps* est son plan de travail : il convient donc de commencer par un "hasard"…

## Rencontre avec Nicolas

Rencontre unilatérale, au "hasard" d'une page de journal – événement qui, pour des causes infimes, aurait pu ne pas avoir lieu, mais qui, par ses conséquences, constitue à mes yeux un événement majeur de mon histoire. Vingt minutes à peine – minutes inoubliables, souvent relues et analysées au fil des années. Pourquoi, ce mercredi 6 septembre 2000, ai-je lu cette grande page du journal *l'Alsace* de la veille, consacrée à votre fils Nicolas ? Pourquoi, surtout, m'y suis-je attardé ? Quatre années plus tard, grâce à mon ami Nicolas Lieber qui a retrouvé cet article sur l'Internet, j'ai pu commencer à formuler quelque esquisse de réponse.



<sup>1</sup> le III<sup>ème</sup> dimanche du temps de l'Avent est appelé de *Gaudete*, premier mot du chant d'*Introït* de la messe : « Réjouissez-vous dans le Seigneur... »

Deux éléments du titre m'ont frappé : « NICOLAS ROSTOUCHER, NÉ POUR NAGER. » *Nicolas*, c'est le prénom de mon meilleur ami Nicolas Lieber – camarade de classe depuis la maternelle, inséparable depuis l'école primaire où la musique de Bach nous avait unis, lui à l'orgue, moi à la flûte. *Nicolas*, prénom qui assure donc à son possesseur, *a priori*, par les mérites de ce Nicolas-ami, un fort capital de sympathie. Un nom qui n'a rien de quelconque, bien qu'il soit très répandu, car il évoque infailliblement une personne chère et unique.

La formulation du titre, ensuite. « NÉ POUR NAGER » : voilà qui qualifierait adéquatement un saumon ou une truite, dont la nature même inclut l'aptitude à nager. Mais en désignant par là une personne humaine – malgré tout l'humour que ces mots contiennent – le journaliste pose, sans y prendre garde, la grande question de la *prédestination*. Oui, c'était alors pour moi une question : l'écrasante évidence de ma vocation monastique, doublée de mon héritage spirituel luthérien – inconscient au départ, assimilé par l'écoute assidue des cantates de Bach – ne laissait guère de place dans mon esprit au mystère de la liberté. Il faudra encore plusieurs années pour que je comprenne et expérimente la réalité de la Providence, qui nous conduit dans le respect de notre réel libre arbitre. Le simple titre de la page, bien malgré lui, m'avait ainsi interpellé de manière proprement théologique, rappelant l'intime blessure de cette question encore non résolue.

J'ai donc lu la page. Toute la page ! C'était, sans doute possible, la première fois de ma vie que je lisais un texte aussi long en rapport avec un sportif. Anti-sportif par nature autant que par conviction, j'avoue n'avoir eu jusque là que mépris envers ces « stupides sportifs qui perdent leur temps » à courir, nager, sauter, ou dans d'autres activités tout aussi déraisonnables. J'essayais de cultiver un brin de compassion envers les sports d'équipe, à cause de leur caractère social – mais ce Nicolas-là était bien un sportif de la pire espèce. Et rien de particulier dans ses propos, rapportés par le journal, ne laissait soupçonner une qualité, une intelligence, une bonté, qui auraient pu lui valoir de ma part la moindre estime.

C'est à ce moment qu'une pensée m'a interpellé : « *Tu dois prier pour lui.* » Était-ce mon inconscient ? Un réflexe monastique ? L'inspiration d'un ange ? Ou plutôt d'un démon ? Cette idée m'a mis en état d'extrême perplexité : en tant que moine, je prie pour tout le monde, bien sûr – cependant, quel sens cela aurait-il de prier pour ce sportif inconnu ? Les seules nouvelles que je pourrais jamais avoir de lui passeraient uniquement par le journal – mais que peut-on savoir de sa personne au travers de ce que la presse en rapporte ? Quel rapport entre une carrière sportive, tout à fait insensée en elle-même, et l'intime de la vie de cette personne, que la prière peut réellement atteindre ? Ne serait-ce pas quelque illusion du diable, qui désire me faire perdre temps et énergie, voire me pousser à vaquer régulièrement dans cette partie inutile du journal – les pages sportives : tout un cahier le lundi !!! Questions dont on peut rire – ce que j'ai essayé de faire, mais le sérieux de la question de fond revenait sans cesse.

Le combat, malgré ses phases quasi-comiques, a été âpre – mais la raison a finalement triomphé. *Non*, je ne prierai pas pour lui ! A peine cependant étais-je fixé dans cette résolution, avec un vif sentiment de victoire, que ma conscience a hurlé, dans un élan d'indignation : « *Te rends-tu compte de ce que cela signifie ? Que tu REFUSES de l'aimer. Jésus l'aime : tu n'as pas le droit de ne pas l'aimer !!!* »

La déroute a été non pas rapide, mais immédiate. La raison capitulait, devant l'évidence imposée par la foi. J'ai donc consenti à prier pour lui – sans trop savoir ce que pouvait être cette prière pour lui, sauf à demander « son bien », dans un sens très large et probablement distinct de sa réussite sportive. Je l'ai ainsi "adopté" dans ma prière, momentanément... pas longtemps : l'article en question était relatif aux Jeux Olympiques de Sydney, auxquels il s'apprêtait à participer. Une petite pensée pour lui pendant quelques jours, pour m'acquitter de cette "mission", et j'avais bon espoir de l'oublier rapidement ensuite... De fait, je n'ai pas souvenir de m'être intéressé à ses performances auxdits Jeux ; mais le "hasard" a voulu que je le retrouve régulièrement par la suite. Plusieurs fois par accident – mon regard, au fil du journal, étant accroché par le nom de *Nicolas*. Puis par curiosité : devant la fréquence de l'apparition de ce Nicolas, je me suis rendu compte qu'il était un sportif très doué – ou qu'il le devenait, peut-être par la vertu de ma prière (?). Par intérêt finalement, jusqu'au choc d'un matin

de 2003, où je me suis laissé surprendre par les sentiments que j'éprouvais à la lecture des résultats d'une course. Ce matin-là, comme souvent, le journal rapportait les exploits de Nicolas ; très prosaïquement, j'ai lu que le nom de Nicolas était précédé du chiffre 1 – et ce simple fait m'a alors rempli de *joie* et de *fierté*.

Le mystère de cette joie sera amplement développé dans la suite de cette lettre. Pour sa part, le sentiment de fierté, qui lui était conjoint ce matin-là, m'a accablé : j'ai dû me résoudre à prendre acte du fait que j'étais devenu, malgré moi, un "supporteur".



## *Rencontre de deux mondes*

En juin 2004, j'ai demandé à mon Père Abbé la permission d'envoyer un petit message de soutien à Nicolas, avant les Jeux Olympiques d'Athènes ; après quatre années de soutien discret, le caractère providentiel de ce lien commençait à s'éclairer en mon esprit, et il m'avait paru opportun que j'envoie un petit *signe* d'amitié à Nicolas à l'approche de cette échéance, vers laquelle se cristallisent les rêves de tout sportif ! Ce lien commençait alors à s'expliquer, et du coup a été invité à se formuler. Dès lors, pour illustrer le caractère très particulier de ma situation de supporteur, je me suis attaché à l'exprimer dans une métaphore animale. Au cours des années précédentes, j'avais lu quelque article de journal où les nageurs étaient désignés par cette périphrase : « les poissons du MON » ; sur le moment l'image m'avait fort déplu, mais elle a bien vite été réhabilitée et a manifesté son intérêt. La couleur du club étant le rouge, il m'était possible de considérer, avec humour, que je m'intéressais au travers du journal à un aquarium rempli de poissons rouges ! Tout un champ lexical s'ouvrait ainsi : la piscine devenait un aquarium, les bassins des boyaux (petit bocal de 25m et grand bocal de 50m), les nageurs de tous âges et de tous niveaux des poissons de tous calibres, des mini-poissons aux gros-poissons-olympiques. Au-delà de son caractère comique, cette image envoyée aux nageurs visait à leur permettre de considérer leur propre activité avec une certaine distance, ayant quelque rapport avec la distance que, de mon côté, je considérais entre mon monde et le leur. Ce décalage est en effet pour moi *essentiel*, par la liberté d'exploration qu'il donne à l'intelligence et à l'imagination : rien n'aurait été plus faux, en un sens, que je sois considéré par eux comme un supporteur ordinaire – mieux eût valu qu'ils demeurent dans une perplexité amusée devant le mystère de ce supporteur qui s'intéresse à eux comme s'ils n'étaient qu'une espèce de poissons particulière !

De fait, le monde de la natation m'était au départ totalement étranger. J'avais bien eu vent que la voisine cité de Mulhouse accueillait parmi son élite sportive quelque nageuse de haut rang, une certaine Roxanna au nom roumain imprononçable – mais mon inculture sportive était telle que je n'aurais pas imaginé qu'un lien réel puisse exister entre ce Nicolas adopté dans ma prière et cette Roxanna ; l'article de journal la mentionnait pourtant, mais autant la notion d'"équipe" avait à mes yeux quelque substance dans le contexte du football, autant celle de "club" était alors tout à fait fantomatique et virtuelle.

Ma découverte du *Mulhouse Olympic Natation* en tant que club s'est donc faite par la suite, graduellement, et de manière tout à fait mystique : m'intéressant de près à un poisson rouge, je me suis rendu compte que d'autres poissons de la même couleur évoluaient autour de lui, dans le même aquarium, puis que ce banc de poissons constituait un groupe défini, encadré par une structure bien déterminée, où le nom de HORTER constituait un repère constant. Poussant le mysticisme à l'extrême, comme si la natation n'avait pas d'existence en soi en dehors de cet aquarium vers lequel se fixait mon intérêt, je suis allé jusqu'à considérer Nicolas et son agir comme la référence ultime de tout ce petit monde : si les entraîneurs aident les nageurs à *devenir des champions comme Nicolas*, ce processus de formation pouvait simplement être nommé *nicolisation*, et les nageurs jaugés à l'aulne de Nicolas. Je conçois fort bien que personne, à ma suite, n'ait pu adopter totalement cette vision mystique du club, au point de renommer le MON en *Mulhouse Olympic Nicolisation* ; mais de là à juger qu'elle soit simplement farfelue, il y a un pas que vous voudrez bien vous retenir de faire – car cette vision peut manifester un potentiel proprement théologique.

De fait, si la distance entre le MON et le monastère semble grande, la condition du nageur et celle du moine ne sont pas sans analogie ; la mise en parallèle des deux, et même plus largement la considération du mystère de l’Église avec ses multiples vocations d’une part, et du club de natation d’autre part, permet de constater de fascinantes similitudes<sup>2</sup>. En effet, en considérant que la vocation de tout chrétien consiste dans une vie marquée par le double commandement de la charité – amour de Dieu et amour du prochain, dans l’union au Christ – il me semble que les diverses vocations spécifiques peuvent apparaître comme diverses modalités de mise en œuvre de cet amour. Un amour qui pourrait être assimilé à l’exercice d’un sport : d’où l’idée de comparer l’Église à un club de natation.

Dans ce club, tous les membres cherchent, à des degrés divers, à développer leur capacité de nager ; foncièrement, il y a pour tous un enjeu vital : face au risque de noyade, la maîtrise de cette activité est indispensable, une question de salut. Par analogie, tous les croyants qui ont accueilli l’amour du Christ dans la foi, sont invités à L’aimer en retour, et à aimer leurs prochains, comme le Christ les aime. En dehors de cette activité, il n’y a simplement pas de vie chrétienne – c’est la noyade assurée.

Parmi les nageurs, certains ressentent le désir de pratiquer ce sport de manière plus intensive, à l’imitation de Nicolas, pour participer à des compétitions de haut-niveau. Cette orientation suppose de leur part certains choix : il s’agit de s’entraîner avec ardeur, sans compter les heures, de s’adonner à de multiples préparations physiques et psychiques, d’adopter un régime alimentaire particulier, une hygiène de vie drastique, bref, leur *nicolisation* suppose toute une série de contraintes. Celles-ci apparaissent à un juste titre, sous un certain angle, comme des limitations particulièrement pénibles à assumer ; pour le sportif, elles sont cependant acceptées avec joie, comme des moyens nécessaires pour atteindre son but : une médaille, voire un titre aux championnats de France. Par analogie, si la voie de la charité est indiquée par le Christ à tous ses disciples, Il invite certains à Le suivre de plus près, pour être plus « *parfaits*<sup>3</sup> » en leur proposant les instruments de la pauvreté, de la chasteté et de l’obéissance. « Ces conseils contribuent considérablement à la purification du cœur et à la liberté spirituelle ; ils stimulent en permanence la ferveur de la charité »<sup>4</sup> – charité envers Dieu d’abord, « aimé par-dessus tout », auquel le religieux « se livre [...] entièrement »<sup>5</sup>, mais aussi charité envers le prochain, qui se décline en divers charismes. Les multiples familles religieuses, qui exercent la charité en se mettant au service des hommes et des femmes de ce temps, des enfants, des jeunes, des malades, des blessés de la vie, peuvent apparaître comme autant de disciplines particulières – de même qu’un nageur peut développer son potentiel dans une spécialité, dans le crawl, la brasse, le papillon, plutôt dans le sprint ou dans le demi-fond. Au sommet de l’exercice de la charité chrétienne, le Seigneur a placé la bienheureuse Vierge Marie : d’une pureté immaculée, rien ne l’a retenue dans son don total au Christ, au point que le processus de la sanctification chrétienne puisse être défini par rapport à elle – plus on progresse sur la voie de la charité, dans l’union au Christ, plus on est pour ainsi dire *marialisé*, rendu ressemblant à la Vierge. Modèle pour tous les croyants, elle l’est plus spécialement encore pour les religieux dont elle incarne l’idéal de consécration dans le célibat.

Allant plus avant, on peut remarquer que l’un des rôles particuliers des religieux dans l’Église rejoint étonnamment un rôle joué par la natation de haut-niveau pour la discipline entière : la médiatisation des compétitions, l’intérêt et l’admiration portés aux champions suscitent et encouragent les jeunes à s’adonner à cette discipline, même si tous ne sont pas appelés à la pratiquer de manière professionnelle. De même, « la profession des conseils évangéliques apparaît [...] comme un signe qui peut et

<sup>2</sup> Je reprends ici de manière substantielle mon homélie du dimanche 25 avril 2010, IV<sup>ème</sup> dimanche de Pâques

<sup>3</sup> Mt 19,21 : « Si tu veux être *parfait*, va, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres pour avoir un trésor dans le Ciel, puis viens et suis-moi. »

cf. CONCILE VATICAN II, Constitution dogmatique sur l’Église *Lumen Gentium*, §43 : « Ces familles [religieuses] assurent à leurs membres les secours d’une plus grande stabilité dans leur forme de vie, d’une doctrine éprouvée pour atteindre la perfection, d’une communion fraternelle dans la milice du Christ, d’une liberté fortifiée par l’obéissance afin de pouvoir remplir avec sécurité et garder fidèlement leur profession religieuse en avançant dans la joie spirituelle sur la route de la charité. »

<sup>4</sup> CONCILE VATICAN II, Constitution dogmatique sur l’Église *Lumen Gentium*, §46

<sup>5</sup> *idem*, §44

doit exercer une influence efficace sur tous les membres de l'Église dans l'accomplissement courageux des devoirs de leur vocation chrétienne. »<sup>6</sup> Cette fonction de *signe* se distingue peut-être de manière plus intense dans la vie monastique : là où la charité exercée envers le prochain peut sembler absente, ou très limitée, la charité envers Dieu, premier servi, peut resplendir davantage – elle qui justement est source d'une mystérieuse fécondité spirituelle pour tous les hommes, dans la communion des saints. *Marialisation* pour les moines, *nicolisation* pour les nageurs : la manière dont le "haut niveau" de la vie chrétienne et celui de la natation s'éclairent mutuellement n'est-il pas admirable ? Il y a certes des limites à l'analogie : si la *marialisation* trouve bien l'accomplissement de son degré ultime en Marie, la *nicolisation* n'est finalement qu'une échelle très relative, où Nicolas n'est pas sur la plus haute marche : combien de nageurs ne sont-ils pas de *plus grands champions* que lui, étant pour ainsi dire « plus nicolisés que Nicolas » !

En reprenant le fil de notre comparaison, il convient de mettre en lumière, dans le club, toute une catégorie de nageurs, essentielle, qui constitue la structure du club elle-même, cristallisée autour de la famille HORTER : je veux parler des moniteurs, des entraîneurs, de tous ceux chargés de l'enseignement de la natation. Indispensables, ils sont au service de tous, à tous les niveaux, depuis l'apprentissage des bases jusqu'à l'entraînement des champions olympiques. Ils ne sont pas forcément eux-mêmes des champions, mais sont au moins capables, par leur enseignement, leur pédagogie, de développer le potentiel de chacun jusqu'aux plus hauts niveaux. La *nicolisation* des nageurs demande un service spécifique – de même que la *marialisation* des croyants réclame un ministère pour s'exercer. Ici apparaît donc, par analogie, la figure des ministres ordonnés dans l'Église. « L'efficacité substantielle du ministère demeure indépendante de la sainteté du ministre »<sup>7</sup> : c'est ce principe qui nous donne l'assurance qu'aujourd'hui encore, malgré la faiblesse et le péché de certains membres du clergé au cours de l'histoire, la plénitude du Don de Dieu nous est accessible grâce à leur service. Le Christ Lui-même Se rend présent à chaque génération de chrétiens par les sacrements qu'ils administrent, spécialement le sacrement de l'Eucharistie : dans la célébration de ce Mystère, la Passion du Christ déferle dans notre présent et nous permet d'y être intimement associés, de la même manière que la Vierge Marie, qui atteignait le sommet de sa *marialisation* dans son union à Jésus au pied de la Croix.

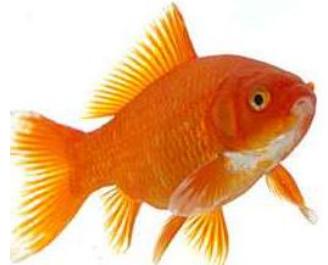
C'est à la Croix, en effet, que doit se terminer ce premier chapitre, lieu où l'amour de la Vierge Marie a trouvé son plus éminent exercice. Amour de Dieu – de Son Fils, l'Homme-Dieu auquel elle était unie par les liens de l'Esprit, plus encore que par ceux de la chair et du sang. Amour du prochain – de toutes ces personnes *proches* de la crucifixion parce qu'elles en étaient responsables : cet amour des ennemis que Jésus a enseigné, Marie a dû le vivre en aimant ces êtres qui torturaient Son Fils. Mais au-delà encore de ces *prochains*, ce sont *tous les hommes* qu'elle a douloureusement appris à aimer, eux par la faute desquels et en faveur desquels Son Fils S'était livré. Amour qui a dilaté son cœur de Mère aux dimensions du cosmos entier.

La *marialisation* que moi, petit frère Théophane, je dois et veux vivre sera bien plus modeste – la fécondité de ma vie religieuse n'étant pas destinée à s'illustrer dans le Corps entier de l'Église – mais dans ce cheminement, tout limité qu'il soit, Nicolas aura eu une mission toute particulière. C'est à la Croix que notre aventure commune a commencé : c'est à cause de la logique de l'amour du Christ que je l'ai adopté dans ma prière ; alors même que tout nous séparait, que nos mondes respectifs devaient rester éternellement à distance, la Providence a voulu qu'il me devienne *proche*, qu'il entre au nombre de ces *prochains* que Dieu me *commande* d'aimer. C'est par lui que j'ai appris à aimer, à me plonger avec force dans l'ascèse monastique, en faveur de personnes qui me sont *tout à fait étrangères*, dans une foi totale en la fécondité de cet amour – amour qui est pur don, sans retour... Si je ne saurais affirmer que ma prière aura contribué, de quelque mystique manière, à la *nicolisation* de Nicolas, ce qui est cependant indéniable, c'est que cette activité de supporteur aura contribué à ma *marialisation* : et de cela je rends grâce avec joie !

<sup>6</sup> *idem*

<sup>7</sup> S.S.BENOÎT XVI, *lettre du 6 juin 2009 pour l'indiction de l'Année Sacerdotale*.

## Regards croisés



« L'essentiel est invisible pour les yeux. On ne voit bien qu'avec le cœur. » La leçon est bien connue de tous ; il n'est pourtant pas évident de distinguer, dans le matérialisme ambiant, différents niveaux de perception de la réalité. Lorsque ce que les yeux voient semble éloigné ou très distinct de ce que voit le cœur, le sens commun du Petit Prince est vite pris en défaut. Si, au gré d'une conversation, il m'arrive d'évoquer Nicolas ou quelque autre nageur, la réaction est immédiate : « Ah tiens, vous vous intéressez donc à la natation ? » J'avoue ne pas avoir toujours la patience de m'expliquer – les quelques pages de cette lettre sont vraiment uniques en ce sens ! – et ai admis que peu d'interlocuteurs ont un sens mystique assez développé pour saisir une répartie trop exacte. « Il serait plus juste de dire que je m'intéresse aux poissons-rouges » est une phrase qui suppose de plus un certain humour, pour ne pas être prise comme un irrémédiable aveu de déraison.

De la natation en elle-même, de fait, ma connaissance et mon expérience sont plutôt limitées. Je n'ai réussi à nager que fort tardivement, vers 14 ans – plus précisément : à flotter, car à mon grand dam, j'avais jusqu'alors bien retenu les leçons de gestique sans pouvoir les mettre en réelle application. Était-ce un problème intellectuel ? Je ne comprenais certes pas ce mystère qu'un plus lourd que l'eau puisse flotter – jusqu'au jour où, dans un déclic inexplicable, il s'est accompli. Le plaisir que j'ai eu à pratiquer cette activité n'en a cependant guère été accru ; à l'instar de tout sport, il relevait très rapidement du calvaire. Après un premier petit quart d'heure de joyeux divertissement et de délassement, la conscience de la parfaite inutilité de ce sport retrouvait ses pleins droits en mon esprit, rendant pénible tout effort d'endurance dans la nage. Ma toute dernière longueur de petit bassin, pendant mes classes au service militaire, m'a laissé un souvenir impérissable : le sergent ayant demandé, d'un air très grave, si quelques-uns parmi les jeunes recrues avaient l'audace de ne pas savoir nager, il paraissait clair que quelque indicible supplice les attendait, pendant que les autres iraient à l'eau. J'étais encore néophyte dans la vie militaire, impressionnable par un sergent – et bien incapable de mentir, même sur un sujet aussi déplaisant. La poignée de non-nageurs, confortablement installée dans les gradins, aura été témoin de ce miracle par lequel je suis arrivé à moitié vivant au bout de la longueur. Un présomptueux « Ca t'a fait du bien ! » du sergent-instructeur a marqué d'un sceau cet événement, gravant en mon esprit la ferme résolution de ne jamais plus approcher de telles eaux. J'étais bien loin de pouvoir imaginer, à ce moment, la porte mystique par laquelle j'entrerais à la piscine seulement deux ans après ; mais l'expérience avait rendu indiscutable l'idée que rien, dans la natation, ne relevait d'un plaisir suffisant pour qu'il me cause quelque attrait.

Aussi, lorsque la Providence a voulu que je me penche sur les poissons-rouges, ai-je pu considérer leur activité d'une manière toute détachée de la notion même de plaisir. A l'opposé de l'immense majorité de leurs supporteurs, je ne connais pour ainsi dire *rien* de la réalité physique qu'ils expérimentent dans la natation ; pourtant, il est des réalités de leur expérience que je partage profondément. Je ne connais pas le plaisir de la natation, mais je compatis à la douleur des efforts qu'elle nécessite, je partage la déception d'une arrivée en 8<sup>ème</sup> place – je communie avec émotion à la joie du podium. La distinction entre le *plaisir* lié à l'expérience sensible, et la *joie* liée à la vie de l'esprit, a trouvé ici un extraordinaire exercice. Exercice qui n'a pas l'air coutumier de la plupart des nageurs : à ma grande tristesse, j'en ai souvent entendu se consoler de leurs échecs par une sorte de court-circuit spirituel. Que dis-je : je fulmine presque contre ceux qui, à défaut de goûter la joie de la victoire, se délectent dans le souvenir du plaisir qu'ils ont trouvé dans une course – car de ce plaisir-là, le supporteur mystique ne peut rien partager !

Exercice de distinction suprêmement utile lorsque mon regard, se détachant des pages du journal relatives aux aventures des poissons-rouges, se pose à nouveau sur l'Évangile. Un durable soupçon pèse sur le christianisme, dans son rapport à la souffrance : de grands saints n'ont-ils pas fait l'éloge de la douleur, comme si elle était source d'un plaisir morbide ? Un regard approfondi sur le Christ montre qu'il a autant désiré avec ardeur de vivre Sa Passion – « Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle n'est

pas mon angoisse jusqu'à ce qu'il soit consommé ! »<sup>8</sup> – qu'Il a appréhendé la forme douloureuse qu'elle a prise – « Abba ! Tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe; pourtant, pas ce que je veux, mais ce que tu veux ! »<sup>9</sup> Si les nageurs ne savent guère distinguer dans leurs activités le plaisir de la joie, la Passion du Christ illustre qu'une extrême joie peut être conjointe à un immense déplaisir – ce terme étant un bien doux euphémisme pour qualifier la douleur qu'Il a endurée, mais c'est bien cela dont il s'agit, finalement ! Sous cet aspect, ce moment unique de l'histoire de l'humanité est certainement la suprême illustration du bon sens de la sentence du Petit Prince : « On ne voit bien qu'avec le cœur » – invitation à regarder avec notre cœur ce qui s'est passé dans le Cœur de Jésus, en cette Passion.

Saint Paul transmet cette parole de Jésus : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir »<sup>10</sup> – or Celui-ci avait affirmé, au soir de la Cène : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »<sup>11</sup> Il n'y a donc aucun doute à avoir sur le fait que cet acte d'amour ultime, dans lequel Jésus a donné Sa vie pour tous les hommes – pour Ses amis d'alors, et pour tous les hommes invités à entrer dans une amitié analogue – a été *le plus grand bonheur* de Jésus dans Sa vie terrestre : le sommet de Sa joie ! A cette joie du don de soi, nous pouvons être *associés* par notre *foi* – et là encore, c'est la Vierge Marie qui peut nous servir de modèle, même d'étonnement, elle qui a été historiquement associée à la Passion de Jésus.

Avez-vous eu l'occasion de regarder le film de Mel Gibson *La Passion du Christ* ? Malgré un nombre certain d'erreurs dans la reconstitution historique, il y a une illustration puissante de ce qu'a été cette association de Jésus et de Marie (imaginaire, bien sûr – mais d'une imagination guidée par une très juste intelligence théologique) : pendant le chemin de la Croix, alors que Jésus tombe sous le poids de ce fardeau, Marie se précipite vers Lui. En cette unique rencontre, pas de larme ni de *pathos* – Jésus lui affirme tranquillement : « Vois, Mère, je rends toutes choses nouvelles<sup>12</sup> ! » et Se relève dans un mouvement de *joie* indicible qui crève l'écran. L'incompréhension que Marie manifeste face à la matérialité de ces événements douloureux est doublée d'une certitude inébranlable : sa *foi* qui *sait* que cette épreuve a un *sens*. Si les textes des évangiles sont bien plus concis que le film quant à la place de Marie, l'Église a toujours lu, dans le simple fait qu'elle « se tenait debout, près de la Croix »<sup>13</sup>, le signe qu'elle n'avait pas été passivement "abattue" par ces événements, mais qu'elle s'y était associée de toute la vigueur de sa *foi* – et à cette Heure, nous pouvons mesurer les dimensions que peut prendre cette foi.

Fille d'Abraham, Marie a été éduquée dans l'attente du Salut promis à Israël. Par ses prophètes, Dieu avait conduit ce Peuple vers le mystère du Christ, et dans la méditation des événements de son histoire – devenue Saintes Écritures –, il se préparait à la manifestation de son Messie. A l'annonce de l'Ange, Marie avait affirmé sa foi en mettant sa vie entière au service de ce Messie : « Je suis la servante du Seigneur : qu'il m'advienne selon ta parole ! »<sup>14</sup> – Elle a cru, sans l'ombre d'un doute, que dans l'aventure de son Fils se réaliseraient toutes les promesses que Dieu avait faites à son Peuple, dans cette perspective annoncée par l'Ange : « Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin. »<sup>15</sup>

Foi totale en la Parole de Dieu – foi que nous devons contempler à cette Heure de la Croix. Officielle intronisation royale, le *titulus* rédigé par Pilate indique bien « Jésus le nazoraïen, le roi des Juifs »<sup>16</sup>, mais la couronne qu'Il porte est d'épines... *paradoxal* accomplissement des Écritures, que seule peut comprendre la *foi*, par laquelle Marie partage ce qui se produit dans le Cœur de Son Fils, sous un dehors d'amoncellement de douleurs. Jésus porte en Lui les conséquences du péché de l'humanité entière, dans Sa Chair et dans Son Âme ; descendant dans cet abîme, Il y porte Son amour,

<sup>8</sup> Lc 12,50

<sup>9</sup> Mc 14,36

<sup>10</sup> Ac 20,35

<sup>11</sup> Jn 15,13 : attention, en grec ce n'est pas le même verbe *donner* – mais le sens est très proche.

<sup>12</sup> phrase qui ne vient pas des évangiles, mais du livre de l'Apocalypse 21,5

<sup>13</sup> Jn 19,25

<sup>14</sup> Lc 1,38

<sup>15</sup> Lc 1,32-33

<sup>16</sup> Jn 19,19

Il donne Sa grâce qui purifie tout le péché et nous fait entrer dans Sa Vie intime : tel est le Royaume qu'Il conquiert. Et cette conquête, dans laquelle Il Se donne totalement, est le sommet de Sa joie !

Cette distinction entre la réalité physique, ici caractérisée par la tournure douloureuse des événements, et la réalité spirituelle qui s'y produit, perçue dans la *foi*, peut, à partir de ce centre, s'étendre à toute l'histoire. Car la foi chrétienne nous affirme que ce monde n'est pas tel que Dieu l'a *voulu*, depuis Son commencement ; une *blessure*, au tout début de l'Histoire humaine, a radicalement changé la *forme* de l'Histoire que Dieu *voulait* écrire. Le mal et la souffrance qui font de notre histoire un *drame* ne sont pas dans Son projet primitif, elles découlent entièrement du mauvais usage de la liberté qui nous a été donnée – et dans le Christ, Dieu les a totalement assumés, au travers d'une liberté humaine : quand la Source de Vie Se donne jusqu'à subir la mort, c'est la mort qui est vaincue sur son propre terrain.

Nous retrouvons-nous alors si loin des histoires de nos chers poissons ? Certes pas, car il est dans l'expérience de chacun des échecs, des ratés, qui peuvent les décourager, voire les briser dans leur carrière sportive. Le jeune poisson rêve que sa carrière ne soit pavée que de réussites ; l'adulte, qui se forme au travers de cette petite école de vie qu'est la natation, apprend à considérer sa carrière comme la résultante complexe de son talent, de l'usage de sa liberté et de mille autres paramètres non-maîtrisables. Dans cette optique, même un cuisant échec peut se révéler être un événement fructueux, au regard des *joies* qui le suivent – lorsque le regard, commençant à se détacher des plaisirs et des déplaisirs ponctuels, se lève vers le *sens* d'une *histoire*...



### *Sous un regard aimant*

Chaque homme a sa religion. Avant même qu'il puisse en avoir une conscience réfléchie, l'être humain est imbriqué dans un jeu de relations où les parents, les amis, les animaux, la nature, les dieux ou les anges ont une place déterminée. Du système religieux qui lui est transmis par la culture ambiante, il sera bien sûr libre de se détacher par la suite, de hiérarchiser ces liens d'une tout autre manière, d'idolâtrer son *ego* à la place du Dieu de ses pères. Les nageurs eux-mêmes n'échappent pas à cet aspect de la condition humaine. La question s'est donc posée à mon esprit, de discerner quelle pouvait être la religion de Nicolas – question qui s'est graduellement dissoute, d'une part à cause du peu d'indices transmis par les médias à ce sujet, et d'autre part par l'avancée de la réflexion sur le sens de mon engagement de supporteur. De fait, je me suis rendu compte de ceci : le fait que Nicolas soit non-localisable dans la sphère des idées religieuses aura permis l'apport intellectuel le plus profond de mon expérience. J'ai pu le considérer en effet comme un simple "païen", me convainquant que je ne partageais avec lui aucune conviction fondamentale spécifique du christianisme. La distinction de nos mondes respectifs en devenait aussi grande que possible : nous n'avions *rien* de commun, hors notre nature humaine. Mon attention a donc pu se focaliser pleinement sur ces choses indiscernables qui se transfèrent de l'aventure d'un homme vers celle d'un autre, par empathie. La plupart de ses supporteurs partagent les aventures de Nicolas à cause de leur commune passion pour le sport. Vous-même y communiez encore plus spécialement à cause des liens familiaux qui vous le rendent proche. Dans mon rapport à Nicolas, il n'y a aucun autre *biais* que ce simple fait : notre foncière fraternité humaine, en lointains descendants de Noé.

Ce parfait détachement au sujet des convictions religieuses actuelles de mes champions étonne souvent mes interlocuteurs, parfois jusqu'au scandale – un homme aussi fortement engagé dans sa propre religion devrait être rempli d'ardeur et de zèle apostolique, et tout faire pour conduire ces païens à la joie de l'Évangile ! Ma vocation monastique me permet d'affronter ces incompréhensions avec une parfaite tranquillité de conscience : il ne ressort pas de ma mission, en effet, de *précher* le Christ d'aucune manière à l'extérieur des murs du monastère – mais en contrepartie, il m'est infiniment enrichissant, dans ma méditation, d'écouter ce que le "paganisme" *supposé* de mes poissons peut m'enseigner et apporter à ma compréhension du christianisme.

Dans le début de la lettre aux Romains, saint Paul dit, au sujet des païens : « Ce que l'on peut connaître de Dieu est pour eux manifeste : Dieu le leur a manifesté. En effet, depuis la création du monde, ses perfections invisibles, éternelle puissance et divinité, sont visibles dans ses œuvres pour l'intelligence ; ils sont donc inexcusables, puisque, connaissant Dieu, ils ne lui ont rendu ni la gloire ni l'action de grâce qui reviennent à Dieu. »<sup>17</sup> Tout homme, en dehors de la Révélation judéo-chrétienne, est capable, par le simple usage de son intelligence s'exerçant sur les réalités naturelles, d'arriver à la certitude intellectuelle que Dieu existe, et par suite, à l'exigence morale qu'il doit Lui rendre un culte. Si les païens du I<sup>er</sup> siècle pouvaient arriver à une telle certitude, comment est-il concevable que les païens du XXI<sup>ème</sup> en paraissent incapables ? Cette question est capitale, face à l'athéisme et à l'agnosticisme si répandus en Occident à notre époque : elle m'a très vivement intéressé ; le résultat de mes réflexions n'a cependant pas sa place dans le cadre de cette lettre ! En revanche, je me suis laissé interpeller par la relecture de ce passage qu'en a faite saint Bernard, suprême docteur de ma famille cistercienne, dans son traité *De l'amour de Dieu*. Il écrit : « Le Seigneur mérite [...] d'être aimé, pour lui-même, par l'infidèle qui du moins le connaît, quand même il ne connaîtrait pas le Christ ; aussi *celui qui n'aime pas le Seigneur Dieu*, de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, est-il sans excuse ; car la justice innée dans son cœur, aussi bien que sa raison, lui crie au fond de l'âme qu'il doit aimer de tout son cœur celui de qui il tient tout ce qu'il est. »<sup>18</sup> A l'*action de grâce qui revient à Dieu*, dont parle saint Paul, il substitue un *amour cordial*, arguant qu'il suffit pour un homme de savoir que Dieu existe pour se sentir porter à L'*aimer*, à cause des dons sans nombre qu'Il lui a fait.

Avec le profond respect que j'ai envers saint Bernard, doublé d'une spéciale dévotion – les grandes moments de mon engagement monastique ayant eu lieu le jour de sa fête<sup>19</sup> – il m'a semblé que, dans sa réflexion, il avait sauté quelque importante étape. Saint Paul illustre bien que le sentiment spontané qui envahit le païen, au moment où il se rend compte de l'existence de Dieu, relève plus de la *peur* que de l'*amour*. Considérant tous les biens que Dieu lui a donnés, il peut certes s'épancher en reconnaissance ; mais le suprême bien qu'il reconnaît en lui, la *liberté*, l'oblige à s'analyser devant la loi morale à laquelle il sent devoir obéir : or, devant elle, tous se reconnaissent *pécheurs* – et dans la mesure où nous considérons un rapport personnel direct entre l'homme et Dieu, cette culpabilité le remplit de peur, de cette peur de la colère d'un Dieu infiniment juste et saint. De fait, le culte de Dieu contient, dans toutes les religions, des sacrifices de type expiatoires, pour "apaiser" Dieu – ou au moins apaiser la conscience de l'homme. Le fait que Dieu *aime* l'homme est justement spécifique de la Bonne Nouvelle annoncée par saint Paul : « La preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore *pécheurs*, est mort pour nous. »<sup>20</sup> Une discussion sur le bien-fondé des idées de saint Bernard étant hors de propos, surgit dans l'intervalle ouvert par sa réflexion une fascinante question intermédiaire : dans quelle mesure un païen peut-il *pressentir* que Dieu l'aime ?

Si vous êtes tout excusée de ne pas être familière des écrits de saint Bernard, vous connaissez sans aucun doute J.R.R. TOLKIEN et le cosmos littéraire qu'il a créé – je ne serais pas étonné que les nageurs eux-mêmes connaissent *Le Seigneur des Anneaux* ! Parmi les écrits théoriques de cet auteur se trouve un très savant essai *Sur le conte de fées*<sup>21</sup> ; dans les éléments essentiels qui structurent le « conte de fées », Tolkien définit la notion d'*eucatastrophe* : l'histoire étant constituée d'une suite d'aventures périlleuses, de catastrophes qui rendent la situation de plus en plus dramatique, elle trouve toujours son dénouement dans une brusque "catastrophe-positive" – l'*eucatastrophe* – de laquelle rayonne la joie : joie des héros de l'histoire, mais aussi joie des lecteurs qui ont participé par empathie à cette histoire. Dans l'épilogue de cet ouvrage, il établit un lumineux pont entre les contes écrits par les hommes et l'Évangile : « La qualité particulière de la "joie" dans le conte réussi peut ainsi s'expliquer comme étant un aperçu soudain de la réalité ou de la vérité sous-jacente. Ce n'est pas seulement une "consolation" de la peine de ce monde, mais une satisfaction et une réponse à la question : « Est-ce vrai ? » Celle que j'ai donnée au début

<sup>17</sup> Rm 1,19-21

<sup>18</sup> *De diligendo Deo*, §7

<sup>19</sup> prise d'habit le 20 août 1999 ; profession solennelle le 20 août 2004

<sup>20</sup> Rm 5,8

<sup>21</sup> *On Fairy-stories*, 1939

était (à juste titre) : "Si vous avez bien construit votre petit monde, oui. C'est vrai dans ce monde-là. » Cela suffit à l'artiste (ou à la partie artiste de l'artiste). Mais dans l'"eucatastrophe", on voit en un bref aperçu que la réponse peut être plus ample – ce peut être un reflet ou un écho lointain de l'*evangelium* dans le monde réel. » « Les Évangiles contiennent un conte de fées, ou une histoire d'un genre plus vaste qui embrasse toute l'essence des contes de fées. Ils contiennent maintes merveilles [...] ; et parmi les merveilles se trouve la plus grande et la plus complète eucatastrophe qui se puisse concevoir. Mais cette histoire est entrée dans l'Histoire et dans le monde primaire ; le désir et l'aspiration de la sous-création se sont élevés à la plénitude de la Création. La Naissance du Christ est l'eucatastrophe de l'histoire de l'Homme. La Résurrection est l'eucatastrophe de l'histoire de l'Incarnation. Cette histoire débute et s'achève dans la joie. Elle a, à un degré prééminent, « la consistance interne de la réalité ». [...] Il n'est pas difficile d'imaginer l'excitation et la joie particulières que l'on ressentirait en découvrant que quelque conte de fées spécialement beau serait "primairement" vrai, que son récit serait historique, sans pour cela perdre nécessairement la porté mythique ou allégorique qu'il avait possédée. Ce n'est pas difficile parce qu'on ne vous demande pas d'essayer de concevoir quelque chose d'une qualité inconnue. La joie aurait exactement la même qualité, sinon au même degré, que celle que donne le « tournant » dans un conte de fées : pareille joie a la saveur même de la vérité primaire. Elle regarde en avant (ou en arrière : la direction à cet égard n'a aucune importance) vers la Grande Eucatastrophe. La joie chrétienne, le *gloria*, est du même ordre ; mais elle est éminemment (elle le serait *infiniment*, si notre capacité n'était finie) élevée et joyeuse. Mais cette histoire est suprême ; et elle est vraie. L'Art a été vérifié. Dieu est le Seigneur des anges et des hommes – et des elfes. Légende et Histoire se sont rencontrées et ont fusionné. »

Ce que Tolkien dit des contes, ne s'applique-t-il pas à notre propre histoire humaine, lorsque nous la considérons précisément comme un tout dramatique ? La *joie* du podium, dans l'aventure du poisson rouge, n'est-elle pas pour lui – et pour ses supporteurs, par empathie – une belle *eucatastrophe* ? Dans un éclair, tous ses échecs précédents, toutes ses incertitudes et ses hésitations, tous ses efforts et toutes ses larmes sont submergés par la *certitude* que l'histoire a un *sens* – et que ce sens s'illustre précisément dans cette victoire. La *joie* résonne comme un écho de la plus profonde *réalité* qui gouverne l'histoire – l'histoire singulière du champion, et par extension toute l'histoire du cosmos. Cette *joie*, moi, modeste et lointain supporteur, j'ai pu l'expérimenter précisément grâce à Nicolas – parfois avec un décalage chronologique considérable ! – et dans sa pureté la plus absolue. Et il me faut témoigner qu'un jour cette évidence m'a frappé : que cette *joie-là* avait foncièrement la même origine et le même but que la *Joie* de l'Évangile, cette Révélation du sens de toute l'histoire – *Joie* qui constitue pour ainsi dire toute ma vie !

Revenant à la question que nous a léguée saint Bernard, il me semble qu'il y a dans ce mystère de la *joie* une clef intéressante. En effet, lorsque, dans un *événement* de notre histoire, nous vivons une *joie* profonde, "eucatastrophique", n'y a-t-il pas en nous, le temps d'un éclair, la *certitude* que toute notre histoire jusqu'à ce jour, malgré toutes les épreuves, a un sens qui est pleinement *positif* ? Cette *joie* n'est-elle pas, parce qu'elle assume toutes les circonstances de l'histoire dans laquelle elle s'insère, la confession que ce que nous appelons souvent "hasard" est le moyen par lequel s'exprime une *bonté* fondamentale du Créateur envers nous ? une confession implicite de la *Providence* ? La petite *joie* que je vis aujourd'hui malgré toutes mes petites morts, ne résonne-t-elle pas de l'*espérance* que j'ai d'une grande *joie* au-delà de ma future mort ?... Cette *espérance*, n'est-elle pas le secret désir que tout le drame qui se déploie dans notre histoire soit finalement une *histoire*, un « conte de fées » auquel Son Divin Auteur donnera une fin heureuse ? et donc l'*espérance* que cet Auteur soit quelqu'un d'*aimant*, donc d'*aimable* ? Dans l'éclair de la *joie*, la *réalité* profonde qui se manifeste peut balayer les craintes que la raison conçoit, quand elle reconnaît la misère de l'homme devant Dieu : révélation *partielle* du mystère de notre *foi*, mais bien réelle – en *espérance*.

Jésus a donné cette comparaison : « Lorsque la femme enfante, elle est dans l'affliction ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de son accablement, elle est toute à la *joie* d'avoir mis un homme au monde. C'est ainsi que vous êtes maintenant dans l'affliction ; mais je vous verrai à nouveau, votre cœur se réjouira, et cette *joie* nul ne vous la ravira. »<sup>22</sup> Ainsi parlait-Il, pour annoncer l'eucatastrophe de Sa

<sup>22</sup> Jn 16,21-22

Résurrection : n'était-ce pas pour nous dire réciproquement que, dans la joie de chaque naissance, il y a comme un clin d'œil vers la Joie de Sa Pâque ? En effet, dans la joie de la maman, dans la joie de tous ceux qui entourent le petit d'homme, le pessimisme et le matérialisme fondent. Une évidence s'impose : ce petit être est fait pour la joie ! Le cynique peut avec quelque raison lui augurer de nombreuses douleurs et une mort inévitable, la joie de tous à l'heure de sa naissance en est un démenti flagrant, déraisonnable peut-être – mais justement, en cela, *prophétique*. L'*espoir* fou, présent au cœur de chacun, que notre aventure humaine est une histoire, un conte de fées où toutes les catastrophes se révèlent, à la fin, comme autant d'enrichissantes expériences rayonnantes dans la lumière d'une issue heureuse – cet *espoir*, dans l'éclair de certitude que nous ressentons autour du petit être, n'a-t-il pas un arrière-goût d'*espérance* ?

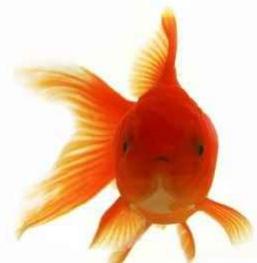
Ce principe est d'autant plus frappant lorsqu'on se souvient que les douleurs de l'enfantement sont inscrites dans la nature humaine précisément depuis le péché originel. Dieu dit à Ève : « Je ferai qu'enceinte, tu sois dans de grandes souffrances ; c'est péniblement que tu enfanteras des fils. »<sup>23</sup> Comme si Dieu, en permettant – à cause de la faute d'Adam et d'Ève – toutes les horreurs de l'histoire, gravait dans la trame la plus intime de l'histoire humaine le souvenir permanent que cette énorme permission n'est pas essentiellement punitive. A chaque naissance humaine, quelle que soit la pensée religieuse ambiante, le mystère de l'*espérance* est ranimé par la joie, parcelle d'Évangile qui permet à l'homme d'*espérer* son salut.

Ce mystère de l'*espérance* ainsi dévoilé, grâce à l'expérience irremplaçable de mes joies de supporteur, je me suis remis à considérer celle qui devait être mon modèle dans l'exercice de cette vertu – la Vierge Marie, dont l'*espérance* au pied de la Croix atteint les limites de ce qu'un cœur peut vivre. Les douleurs de l'enfantement lui avaient été épargnées à la naissance de Jésus ; mais au pied de la Croix, elle les expérimente pour *notre* engendrement. Y a-t-il une plus grande douleur, pour une mère, de voir son fils martyrisé sous ses yeux ? Et pourtant, à ce moment même, peut-elle vivre intimement autre chose que ce que son Fils vit ? Si Jésus, comme nous l'avons établi plus haut, a connu alors Sa plus grande Joie, la Vierge Marie a partagé cette *joie*, dans le mode particulier de sa vocation maternelle : car de tous les hommes auxquels Jésus donne la vie par Sa Passion, elle sera précisément la Mère. La Passion de Son Fils Premier-Né est pour ainsi dire le prix qu'elle consent à payer pour mettre au monde tous ses puinés. Et de leur future naissance, elle se réjouit immensément – mais c'est tout en *espérance* !

Car de fait, rien dans l'histoire humaine n'est joué. Les hommes sont réellement *libres* par rapport au Salut que Jésus leur propose – libres pour accueillir ce Salut, libres de le refuser. Ce moment unique de la Croix, d'où rayonne jusqu'aux confins de l'histoire des hommes l'immense espérance de la Mère, est le dernier épisode des évangiles où celle-ci apparaît – à la Résurrection de Jésus, victoire du Premier-Né, Marie reste dans l'ombre, attendant dans l'*espérance* que sa joie de Mère soit complète, lorsque *tous* seront sauvés (espérons-le, avec elle !). A l'imitation de Marie, le peu d'échos que j'ai concernant l'évolution spirituelle de Nicolas et d'autres poissons vers la confession explicite de la foi chrétienne n'est pas pour moi source de tristesse. Ma joie dans l'*espérance* est entière – patiente et longanime : je n'estime pas mériter d'avoir, ici-bas, un impact substantiel sur les croyances de Nicolas, mais je m'active dans ma vie de prière pour que nous ayons la joie de nous retrouver un jour en Paradis, auprès de notre commune Mère.

### « *Providentia semper* »

L'expérience chrétienne, et *a fortiori* celle de la vie religieuse, se réalisant spécialement par l'exercice des trois vertus de charité, de foi et d'*espérance*, j'espère vous avoir permis, au travers des trois précédents chapitres, de sentir en quoi mon expérience de chrétien a pu être colorée par cette expérience de supporteur. Je conviens avoir été parfois un peu abstrait ; c'est certes un travers



<sup>23</sup> Gn 3,16

de ma personnalité – mais aussi une volonté de graduer mon exposé. Je mentionnais tantôt le mystère de la Providence : ce principe unit toutes les dimensions de la réalité en un réseau si dense que l'on peut difficilement évoquer un événement sans le situer dans le contexte intellectuel et spirituel dans lequel il résonne. C'est pourquoi je choisis d'en venir ici à quelques étapes plus concrètes de mon expérience, dont les paragraphes précédents vous permettront de percevoir l'importance.

« *Jésus l'aime* » : telle avait été la "révélation" à l'origine de l'adoption de Nicolas. Application arbitraire à un être singulier, venu de nulle part, de cette affirmation de la foi chrétienne : Jésus a versé Son Sang pour tous les hommes. Cette certitude a été le moteur permanent de mon soutien envers lui – source de joie spirituelle lorsque j'apprenais quelque heureuse nouvelle à son sujet, de compassion lorsque la nouvelle était moins heureuse ; source d'inlassable miséricorde, lorsqu'au travers d'une interview, le champion révélait quelque aspect plus douteux de sa vie morale. A partir du moment où je lui ai manifesté explicitement mon soutien, avant les Jeux de 2004, je me suis senti pour ainsi dire "incarnant" de fait cet amour de Jésus pour lui, avec toutes les peines que cela entraînait. L'aspect *conjugal*, compris comme union mystique, de l'amour de Jésus pour Nicolas Lui est bien sûr tout à fait propre ; mais dans son aspect d'amour-*amitié*, il m'a valu une désagréable surprise. Comprendons-nous bien : jamais je n'aurais ambitionné de devenir *ami* de Nicolas, j'aurais d'ailleurs été tout à fait incapable de simplement le désirer – avoir un "ami sportif" eût relevé d'un infâme déshonneur, pardon du peu ! Je me suis simplement rendu compte que mon soutien, faible écho de l'amour-amitié que Jésus lui portait, attendait *naturellement* un retour ; non pas forcément une *réciprocité*, mais au moins un *accueil*. Le supporteur qui fait l'effort de se rendre à la piscine, de payer son ticket pour accéder aux gradins, de s'époumoner en hurlant pendant la course, peut s'attendre avec quelque sentiment de justice à ce que son champion signe le carnet qu'il lui tend à la fin de la compétition. L'abîme entre nos mondes respectifs empêchait aucune attente de ce type en mon cœur ; mais un trouble, croissant, s'est fait jour à cause de son simple *silence*. Pas un signe de vie, pas un accusé de réception, pendant plus de deux ans... Nicolas écrit fort rarement, même à ses proches, comme il me l'a lui-même exprimé – et personne ne lui reprochera cet aspect de son tempérament ; mais s'il s'agit de remémorer quelles auront été ses réactions, dans ces 6 années et demie écoulées depuis ma première lettre, il faut convenir avec humour qu'il n'y a pas même besoin de les résumer ! Un mail début décembre 2006, plutôt sympathique ; un second et dernier mail 14 jours après, pour m'informer – en avant-première, belle consolation ! – sa décision de quitter le MON. La joie fut de courte durée – à la douleur de deux années de silence a succédé le drame de la dislocation complète de mon mode de compréhension du monde de la natation : Nicolas et le MON étaient désormais deux réalités distinctes ! Je ne m'attendais pas à ce qu'un poisson-rouge puisse changer de couleur – surtout le poisson qui était à mes yeux l'étalon du bocal entier !

Ce non-accueil de Nicolas vis-à-vis de mon soutien m'a mystiquement et immédiatement renvoyé au sort que nous, humains, réservons à l'amour de Jésus. Et je me place ici en tout premier : la peine due à Nicolas était certainement bien microscopique, en regard de la douleur que Jésus endurait à cause de mon piètre accueil de Son amour. Je ne me suis jamais illusionné sur ma sainteté ; mais la violence et la dureté personnelle vis-à-vis du Christ qu'opérait ma condition de pécheur me sont apparues alors dans une lumière nouvelle et terrifiante. Implacable révélation sur ma malice – mais dans le même temps, et surtout, révélation de la profondeur infinie de l'amour de Jésus pour moi, cette blessure ouverte au jour de ma conversion, et qui a trouvé alors une formidable extension. Blessure qui avait éveillé en moi l'évidence de ma vocation religieuse, saisissant toute ma vie. Blessure d'amour dont je ne guérirai qu'au Ciel, lorsque je serai rendu capable de Lui rendre totalement amour pour Amour. Considérant ensuite le genre humain dans son entier, surtout notre société occidentale largement déchristianisée, cet amour et cette patience de Jésus me sont apparus encore plus bouleversantes : combien de bancs vides dans les églises, lorsque Son Sang coule à la Messe ! Indicible peine avivant l'ardeur de ma prière, dans la discréction et le silence de ma vie monastique... Pénible silence de Nicolas, certes – mais ô combien fécond dans mon lien à Jésus !!!

Concernant la carrière de chacun des nageurs que je soutiens, dans son aspect historique, je ressens un relatif détachement. Ne maîtrisant aucun des paramètres techniques liés à la natation, et peu

informé du contexte de leur histoire personnelle, je désire vaguement que chacun trouve dans sa carrière l'opportunité de croître dans quelque vertu, d'affiner quelque aspect de sa personnalité, sans me permettre de juger, étape par étape, de leurs progrès dans cette "école de vie". En sincère empathie, je communie bien sûr à leur désir de victoires – à leurs ambitions, dirait-on, sans que cela apparaisse comme une caution de l'orgueil qui peut en constituer quelque racine. Lorsque j'ai écrit à Nicolas en 2004, j'espérais sincèrement – et très candidement – qu'il rentrerait d'Athènes couronné de lauriers ; il en avait l'intention, et vous-même n'espériez pas moins, avec lui et pour lui ! Lorsque, en découvrant la programmation des courses, il m'est apparu qu'il nagerait la finale du 1500m au lendemain de ma Profession Solennelle, j'y ai vu un délicat clin d'œil de la Providence. La qualité de la joie que je vivrais, au moment de cet engagement définitif au monastère, devrait beaucoup à Nicolas, et j'étais enchanté de deviner la symbiose de joies qui s'annonçait ; en toute logique, j'avais donc préparé en mon cœur une prière pour lui en cette heure si essentielle. Lorsqu'a résonné le nom de « saint Nicolas » dans la litanie des saints, j'ai bien sûr rendu grâce au Seigneur pour tout ce qu'il m'avait donné au travers des Nicolas – mon grand ami Nicolas Lieber, présent à mes côtés, mais aussi votre fils, son mystique pendant. Dans un éclair, il m'est apparu que l'intention de ma prière de demande – dont je croyais qu'elle s'exaucerait infailliblement – était bien médiocre : j'avais prévu de demander au Seigneur que Nicolas *réussisse glorieusement sa course* du lendemain. L'évidence m'a illuminé, que je pouvais et devais demander *bien davantage* : c'est ainsi que j'ai demandé que Nicolas *réussisse sa vie*.

Au lendemain de cet événement, j'attendais avec *foi* – et donc dans une grande sérénité – de lire, dans le journal, l'annonce de la qualification de Nicolas pour sa finale. Quel mot conviendra à exprimer ma stupeur ? En voyant *ma* photo en première page des *Dernières Nouvelles d'Alsace*, j'ai pressenti l'horreur – il m'a fallu chercher bien loin dans les pages sportives le petit article concernant le champion : « *ROSTOUCHER EN PANNE* »... Écrasante évidence : au lieu de la symbiose de joies espérée, la Providence avait permis un accomplissement *éminemment paradoxal* de ma prière. La joie de mon engagement solennel aura coïncidé, à quelques dizaines de minutes près, avec le plus mémorable échec de la carrière de Nicolas, aux séries du 1500m. Vous avez, la première, communé à sa douleur à Athènes – et par suite, tous ses supporteurs. Le supporteur mystique a dû admettre, en sus de cette douleur, dans une vertigineuse *foi*, que cet échec dans sa carrière sportive était, à cette heure, le passage obligé pour la réussite de sa carrière humaine. J'en frémis encore aujourd'hui, et regrette profondément la peine que l'énormité de cette affirmation doit vous causer. Mais je m'oblige à cet aveu, pour vous faire sentir quel exercice de *foi* Nicolas m'a obligé à vivre – involontairement de sa part, mais *providentiellement* de la part de Celui qui écrit, dans le respect de nos libertés respectives, la grande histoire de l'humanité où doit resplendir ultimement Son infinie *bonté*.

A ce stade de la lettre, vous devriez déjà percevoir dans quelle mesure mon lien à Nicolas et au MON, globalement, aura marqué mon aventure. Cette griffe est telle qu'un jour de juin 2006 – huit mois précisément après le début du ministère que j'évoquerai bientôt –, dans la conscience de l'immense *dette* spirituelle que j'avais envers mes « sportifs préférés », il m'a paru opportun de poser un *signe* visible d'action de grâce envers la Providence. Il n'est pas très courant à un moine trappiste de demander la permission de franchir la clôture du monastère pour une raison personnelle<sup>24</sup>. Il est certainement encore moins courant qu'il demande, comme une grâce, de pouvoir se rendre à la piscine. Mais il doit apparaître presque farfelu qu'il considère cette démarche comme un *pèlerinage*, au point de tenir à l'accomplir à pied ! Il n'y a certes qu'une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau, entre la colline de l'Illberg et celle d'Œlenberg ; mais c'est un abîme que j'ai franchi ce jour-là, en me transformant en pèlerin ! Les autorités du club n'avaient volontairement pas été prévenues de l'identité du visiteur ; il m'était essentiel de pouvoir rencontrer les nageurs dans leur "état naturel", quel qu'il soit – je ne m'attendais d'ailleurs pas au déploiement d'un tapis rouge à l'entrée de la piscine. Comment oublier cette joyeuse espérance qui m'avait permis de parcourir allègrement ces quelques kilomètres, malgré mon peu d'entraînement – dans l'émerveillement anticipé de voir enfin mes champions nager ! Tout s'est joué en une quinzaine de minutes, entre le parking de la piscine et le hall

<sup>24</sup> Des sorties peuvent s'avérer fréquentes pour certains frères, mais toujours dans le cadre d'un *service* pour la communauté (faire les courses, aller à la Poste, etc.).

d'entrée. Tout à son honneur, la prestation de Nicolas, premier arrivé sur place, fut l'une des moins mauvaises ; mais le niveau général des réactions des uns et des autres était tel que la situation reste auréolée, dans ma mémoire, d'une ambiance quasi-surréelle. Les derniers nageurs internationaux entrés, j'ai eu un instant de lucidité ; à genoux à une quinzaine de mètres du bassin, j'ai demandé au Seigneur la grâce de faire le choix le plus cohérent, fût-il le plus douloureux. Je me suis alors relevé, et ai rebroussé chemin jusqu'au monastère.

J'avoue qu'il y avait, pour alimenter mon ardente marche de retour, une profonde colère – sentiment peu chrétien, pardon du scandale que je vous cause ! Mais il y avait surtout un abyssal doute sur le sens même de la fidélité de mon soutien. Mon espérance avait jusque là été inconditionnelle, dans la certitude de foi que ma prière pour eux avait forcément quelque fécondité. Or, dans ce contact brutal, pas le moindre indice que mon soutien était bien accueilli, même par simple politesse – et cela résonnait alors comme un diabolique ricanement : *tout ça pour rien !* Mais non, la déroute de ma foi n'a pas été totale, et je me suis bien vite repris. Retournant dans l'ombre, ma prière a creusé encore plus profond dans l'*espérance*, en acceptant – comme fruit de cette suprême expérience – que sa fécondité ne se *manifeste* qu'à long, très long terme... la *joie* n'en sera que plus grande !



### *De la joie du service au service de la joie*

Le grand saint Benoît de Nursie, en instituant une forme de vie monastique régulière, a été très avisé dans sa réflexion sur cette valeur éminemment chrétienne de l'accueil : s'il ne convient pas que les moines sortent du monastère, nombreuses sont les personnes que la Providence envoie vers eux, pour milles raisons – les hôtes, les pèlerins, les pauvres, sont autant de prochains que les moines doivent, de quelque manière, honorer de leur charité fraternelle. Pour répondre à ce besoin, sans porter atteinte aux grandes valeurs de la solitude et du silence monastiques, il a été inspiré de députer un frère à ce service. Un moine qui, au nom de toute la communauté et pour permettre à ses frères de rester dans la solitude et le silence, soit habituellement chargé de l'accueil. Tâche éminemment *paradoxe* pour un moine – certainement la dernière que j'aurais pu ambitionner, s'il m'était simplement venu à l'idée de choisir quelles seraient mes activités au monastère. Fort heureusement, le vœu d'obéissance rend les moines libres de ce type de velléités personnelles ! Ma surprise a cependant été grande lorsque, en 2005, j'ai compris que le Père Abbé allait me nommer « frère hôtelier ». Dans la foi au Christ – dont l'Abbé est au sens propre le *lieutenant* dans le monastère – et par amour envers Lui, je n'ai pas hésité. Mais j'en ai tremblé...

Impossible de résumer en quelques lignes le fruit de ce service, qui a révolutionné ma vie spirituelle ; il me suffira de souligner qu'il aura été préparé et accompagné de manière toute providentielle par mon activité de supporteur. J'avais consenti à accueillir, dans l'horizon de ma vie, ces "prochains" si *lointains* que constituaient les nageurs du MON, et de les aimer à cause du Christ. Voilà que j'ai appris à me mettre au service de ces personnes, aux mille profils différents, qui toquent à la porte du monastère. J'ai appris à distinguer clairement le plaisir de la joie, par ma réflexion sur les activités de mes nageurs – or voilà qu'il m'a fallu affronter de multiples et répétés déplaisirs, et j'ai su le faire avec détachement, dans une sincère et profonde joie. Déplaisir, car il n'est pas aisé pour un moine, venu au monastère pour y trouver la solitude, et doté de plus d'un naturel particulièrement timide, de se voir obligé de communiquer parfois pendant des heures entières ! Joie, car dans ce service comme dans tout autre, quand le cœur se donne tout entier par amour – pour le Christ, et pour le "prochain" qui nous a été désigné – il est directement connecté à cette joie parfaite que Jésus a vécue en sa Passion. Le secret mystique de la joie que m'avaient enseigné mes nageurs a permis que ma transformation soit presque aussi rapide qu'elle devait être profonde. A ma grande surprise, le témoignage de nos hôtes a, depuis le début, été unanime : de ma personne, ils gardent le souvenir d'un imperturbable sourire, signe d'une permanente joie, spécialement communicative !

Cette mutation constituait une providentielle étape vers une autre transformation, plus profonde encore. A me sentir ainsi changer, des murs se sont pour ainsi dire effondrés dans mon esprit, ouvrant d'inattendues perspectives. Pour revenir à l'analogie précédemment développée, il pourrait apparaître à l'esprit d'un sportif de haut niveau le désir, tout en continuant sa carrière, de devenir entraîneur, pour se mettre au service du progrès d'autres nageurs. Plus mystiquement, à force de chercher à pénétrer par l'intelligence et à vérifier par l'expérience le mystère de la Vierge Marie au pied de la Croix, j'ai osé me rappeler, un jour, qu'elle n'était pas seule auprès de Jésus en cette Heure. Il y avait, tout près d'elle, « le disciple que Jésus aimait », saint Jean, l'un des Douze Apôtres auxquels Il confiait la transmission de Son mystère. Par leur *ministère*, les Douze, et à leur suite les évêques, prêtres et diacres de l'Église, ont eu à "incarner" le Christ, Lui permettant de guider, d'enseigner, de sanctifier tous les croyants – de réaliser leur *marialisation*, pour revenir à ma précédente image, en les faisant entrer dans Son amitié. Il m'avait paru très clair, depuis le début de ma vie monastique, que je ne serais jamais appelé au sacerdoce ; mais voici qu'après plusieurs années d'amitié si intime avec Jésus, à l'image de saint Jean, est apparu le désir de la partager !

Puissant instrument de la Providence, le Premier serviteur de Dieu parmi les successeurs actuels des Apôtres – le pape – a contribué à faire fondre mes dernières réticences à participer à ce *ministère*. Quelle joie lorsque mon théologien préféré, Josef Ratzinger, a été élu pape en 2005 – le théologien qui, sur un mode plus théorique que les nageurs, m'avait tant impressionné par sa compréhension de la joie chrétienne ! Mais quel challenge également, d'oser ouvrir mes oreilles à son premier enseignement, en tant que pape ! Car il n'a pas fait moins que de révéler le plus profond secret de ma vocation *théophanique* – mon prénom *Théophane* signifiant « manifestation de Dieu » en grec... Je savais que, comme tout chrétien, je devais être de quelque manière un *témoin* de Dieu – mais voilà que le Seigneur m'a appelé à le **montrer aux hommes** de manière plus "professionnelle", ce service qu'il avait confié à saint Jean, aux Douze, et dont les hommes d'aujourd'hui ont tant besoin pour entrer dans Sa joie !

Je laisse la conclusion à Benoît XVI – ce petit texte extrait de sa première homélie, tant de fois lue et relue, dans lequel il définit le ministère apostolique en utilisant une image animalière si chère à mon cœur de supporteur :

« Pour **le poisson**, créé pour l'eau, être sorti de l'eau entraîne la mort. Il est soustrait à son élément vital pour servir de nourriture à l'homme. Mais dans la mission du pêcheur d'hommes, c'est le contraire qui survient. Nous, les hommes, nous vivons aliénés, dans les eaux salées de la souffrance et de la mort ; dans un océan d'obscurité, sans lumière. Le filet de l'Évangile nous tire hors des eaux de la mort et nous introduit dans la splendeur de la lumière de Dieu, dans la vraie vie. Il en va ainsi – dans la mission de pêcheur d'hommes, à la suite du Christ, il faut tirer les hommes hors de l'océan salé de toutes les aliénations vers la terre de la vie, vers la lumière de Dieu. Il en va ainsi : **nous existons pour montrer Dieu aux hommes**. Seulement là où on voit Dieu commence véritablement la vie. Seulement lorsque nous rencontrons dans le Christ le Dieu vivant, nous connaissons ce qu'est la vie. Nous ne sommes pas le produit accidentel et dépourvu de sens de l'évolution. Chacun de nous est le fruit d'une pensée de Dieu. Chacun de nous est voulu, chacun est aimé, chacun est nécessaire. Il n'y a rien de plus beau que d'être rejoints, surpris par l'Évangile, par le Christ. Il n'y a rien de plus beau que de le connaître et de communiquer aux autres **l'amitié avec lui**. La tâche du pasteur, du pêcheur d'hommes, peut souvent apparaître pénible. Mais elle est belle et grande, parce qu'en définitive elle est **un service rendu à la joie, à la joie de Dieu** qui veut faire son entrée dans le monde. »<sup>25</sup>

La démonstration s'achève de manière triviale, n'est-ce pas ? Comment qualifier, sinon d'*éminemment providentielle*, la date que l'archevêque de Strasbourg a proposée pour m'ordonner prêtre : la fête de saint Nicolas ? Et comment, en ce dimanche de ma première Messe, dimanche de la Joie, ne pas saluer avec un honneur tout spécial « la maman de Nicolas » ???

CQFD ☺

<sup>25</sup> Homélie du 24 avril 2005, inauguration du ministère pétrinien de l'évêque de Rome.

« Je sais que c'est bien *involontairement* de ta part, et assez *arbitrairement* de la mienne, que ce qui t'arrive me touche de quelque manière ; il n'empêche que la *joie* que je ressens est réelle.

« Mais, après tout, c'est aussi très *involontairement* que l'on naît dans telle ou telle famille, et il n'y a rien de plus *arbitraire* que le frère ou la sœur qui nous sont imposés par le "hasard" – et c'est pourquoi la *joie* de la vie qui unit la famille est peut-être un *signe* que ce que nous appelons "hasard" est une face de ce *Mystère bienveillant* qui se cache derrière toute chose. »

*Lettre à Nicolas du 14.06.2004*

Au terme de cette lettre, modeste témoignage sur le mystère de la *Providencia*, osons la regarder sous cet angle également ! Il y a souvent été question du lien de Jésus et de Marie lors de la Passion ; or il est un autre moment de leur commune aventure que chaque année l'Église commémore avec une joie renouvelée : voici qu'arrivent les jours de Noël ! Fête éminemment chrétienne, mais qui même dans notre société déchristianisée ne pourra jamais perdre l'essence de sa saveur, tant qu'elle ravivera de quelque manière la joie du mystère de la famille, cette famille dans la trame de laquelle Dieu a voulu S'inscrire en S'incarnant. Joie que Dieu a inscrite dans la famille humaine, comme un écho fondamental de la joie de cette famille qui partage Sa Vie – l'Église – et à laquelle Il veut faire participer tous les hommes ! Fête de Jésus et de Marie – fête de Noël : à combien de titre sera-ce votre fête, chère *Marie-Noëlle* ? Car à la joie de revoir vos enfants, s'ajoutera la présence de la petite Lana, première-née de Nicolas en cette année 2010 ! Puisse cette lettre constituer, à sa manière, un petit cadeau supplémentaire pour vous, sous le sapin familial !

Je termine en me confondant en excuses, pour la longueur inhabituelle de cette lettre. Je sais que vous ne m'en tiendrez pas rigueur, ne voyant là qu'un simple signe de la fidélité de mon soutien envers Nicolas – qui devait inéluctablement s'incarner par la fidélité à ma parole : vous m'avez posé une question, j'ai promis d'y répondre... voilà qui est fait ! Signe de la fidélité profonde de mon cœur envers ce mystère du "supportage des poissons", quels que soient les échos ou non-échos qu'elle suscitera jamais en eux, ici-bas – et il me plaît de mentionner, finalement, une forme de fidélité de leur part qui m'a infiniment touché, en retour.

La semaine dernière, à la veille de son départ à Dubaï pour les championnats du monde en petit bassin, Sébastien Rouault m'a rendu visite au monastère ; il m'avait promis son passage, et il aurait été cent fois excusé de ne pas tenir cette promesse : il a voulu y être fidèle. Merveilleux encouragement pour le moine, qui avive puissamment ma prière pour lui en ces jours ; indicible joie pour le prêtre, de lui donner de la part du Seigneur une bénédiction. Nicolas tourne la page de sa carrière sportive ; Sébastien, son second successeur au titre mystique de "poisson-rouge préféré", poursuit sa *nicolisation*... l'aventure des poissons-rouges continue !

... comme continue ma prière pour vous et tous ceux qui vous sont chers. Que le Seigneur vous bénisse et vous garde dans la joie de ce Noël, et que la Vierge Marie toujours vous accompagne. Et encore merci, mille fois merci d'avoir donné le mystique prénom de "Nicolas" à votre fils, cet étonnant poisson 36 fois champion de France ☺

Bien s-up-portivement,

fr. M.-Théophane, o.c.s.o.

